

Jean-Paul Montel

Du mariage des antagonismes *...

Parler d'amour est en soi un tantinet bêta, voire balourd. Au risque d'être taxé de duplicité ou d'aveuglement, ce serait, au mieux, affaire de ravi ou d'imbécile. D'ailleurs, pour le sens commun, l'amour rend aveugle. Outre le comique, relevé par Lacan, et auquel n'échappe pas le mythe d'Aristophane, il relève pour lui, avec la haine et l'ignorance, des trois passions. Il parle même d'amour comme une forme de suicide. Ce dont il se gausse et qu'il brocarde, c'est bien sûr l'amour imaginaire avec son versant narcissique, car ce que j'aime chez l'autre, c'est avant tout l'amour que je me porte à moi-même. De là en vient-il à soutenir dans le séminaire XI qu'« aimer, c'est essentiellement vouloir être aimé ¹ ». À la différence du désir et de la pulsion, qualifiée quant à elle, dans *Pulsions et destins des pulsions*, de mythe par Freud, nous pouvons déjà avancer de façon convenue que l'amour est tout sauf un concept psychanalytique.

Néanmoins, si nous envisageons l'amour sous un autre angle, comme un fait de culture, ancré dans le symbolique, « il n'y a d'amour que pour un être qui peut parler ² », comme le souligne Lacan dans son séminaire *Le Transfert*. Si je n'avais jamais entendu parler d'amour, pourrais-je tomber amoureux ? Le semblant du discours amoureux lui-même se soutient d'un effet de parole, « c'est que parler d'amour est en soi une jouissance ³ ». Notons au passage ce paradoxe : le signifiant, par la mortification produite, est à la fois « ce qui fait halte à la jouissance ⁴ » et ce qui la cause pour la

*[↑] Intervention prononcée le 11 janvier 2025 à Nice lors d'une après-midi de travail organisée par le Pôle 1 Estérel Côte d'Azur et intitulée « Le désir dans tous ses états ».

1.[↑] J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 228.

2.[↑] J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 418.

3.[↑] J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 77.

4.[↑] *Ibid.*, p. 27.

recupérer, car « là où ça parle, ça jouit, et ça sait rien ⁵ ». En somme, ni l'un ni l'autre, mais pas l'un sans l'autre.

Considérons maintenant, dans le séminaire X, l'aphorisme lacanien : « Seul l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir ⁶. » Déjà, condescendre, consentir, cela ne revient-il pas à s'abaisser à renoncer à une supériorité supposée ? Condescendre laisse aussi entendre, dans son équivoque, non seulement le sens de la condescendance, mais aussi celui de l'acceptation, du consentement. Ce que la jouissance a d'hétérogène, d'éruptif, se trouve ainsi canalisé et tempéré par un amour que la parole humanise, la rendant compatible avec l'orientation du désir.

L'amour est alors envisagé dans une fonction de médiation. Il rend ainsi possible *la permutation* de la jouissance émanant de la Chose, au désir qui nous vient de l'Autre. Reliant, entre eux, deux concepts psychanalytiques antagonistes, il pare de la sorte à une jouissance ruineuse, potentiellement mortifère, et la rend articulable avec le désir. Dans « Subversion du sujet et dialectique du désir », Lacan nous dit d'ailleurs que le désir « est une défense d'outrepasser la limite dans la jouissance ⁷ ». Et si « l'amour, c'est donner ce qu'on n'a pas ⁸ », cela nous confronte de surcroît à la castration, avec un second volet que nous trouvons dans le séminaire *Encore* : « La formule que j'ai cru pouvoir supporter du nœud borroméen, je te demande de refuser ce que je t'offre parce que ce n'est pas ça ⁹. »

Mais de quel désir parlons-nous ?

Pour ce qu'il en est du désir inconscient, relevons que c'est principalement par le ratage que nous y accédons. Si nous l'envisageons ainsi, cela suppose au préalable que nous en fassions l'hypothèse. D'ailleurs, l'analyste n'est-il pas celui qui, dans la cure, soutient l'hypothèse de l'inconscient ? Et si celui-ci se met en croix sur notre chemin, c'est bien pour Freud parce que nous ne sommes pas maîtres dans notre propre demeure.

Ainsi, dans la psychopathologie de la vie quotidienne, l'acte manqué comme expression du désir signe tout autant sa réussite inconsciente. Par ailleurs, pas de sujet parlant sans symptôme. D'ailleurs, pour Lacan, « le symptôme est la façon dont chacun jouit de son inconscient en tant que

5. [↑](#) *Ibid.*, p. 95.

6. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 209.

7. [↑](#) J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 825.

8. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, Le Transfert*, op. cit., p. 150.

9. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, op. cit., p. 142.

l'inconscient le détermine ¹⁰ ». Toutefois, l'inconscient a horreur de la vérité qui est celle de la castration. S'il vectorise la jouissance, c'est aussi pour nous leurrer, pour que nous croyions que nous ne sommes point castrés.

Notons à ce stade que le désir inconscient ne saurait se confondre avec celui, conscient, des philosophes. Pour autant, Lacan ne s'inscrit-il pas dans la lignée platonicienne, pour qui le désir est manque, tandis que, pour nombre de philosophes, le désir est avant tout puissance ? Mais le manque, dans sa bifidité, est aussi puissance, tel le roc indestructible du désir. Freud emploie d'ailleurs la même image pour le roc de la castration. Quant à la philosophie de l'être, « nous sommes joués par la jouissance ¹¹ », car là aussi, la pensée est jouissance.

C'est donc un désir intrinsèquement insatiable, qui enfante le désirable. Pour le bouddhisme, c'est le grand tourmenteur, et le désir vise alors l'extinction du désir. Piera Aulagnier définit quant à elle « le désir d'un non-désir ¹² », le désir de ne pas avoir à désirer comme inhérent au désir lui-même. Cependant, ce ne sont pas les objets qui sont désirables, souligne Paul Valéry dans son essai *Monsieur Teste*, mais le désir qui crée ses objets. Ceux-ci peuvent être quelconques comme le fétiche, mais indispensables dans leur fonction pour permettre l'accès à la jouissance sexuelle. Aucun objet donc qui puisse satisfaire le désir, car le désir, excentrique à toute satisfaction, ne peut être comblé.

Sinon, la complétude serait mortelle. Repérons alors que le manque de structure met en tension le désir. Celui-ci glisse métonymiquement d'un objet à l'autre, car le désir est métonymie du manque à être de structure. Le plus-de-jouir ne renvoie-t-il pas lui-même au manque à être de structure qui se fonde sur un défaut de jouissance inextinguible ?

Alors, « Parlez-moi d'amour

Redites-moi des choses tendres
 Votre beau discours
 Mon cœur n'est pas las de l'entendre
 Pourvu que toujours
 Vous répétiez ces mots suprêmes
 Je vous aime ¹³. »

10. [↑](#) J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 18 février 1975.

11. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 66.

12. [↑](#) P. Aulagnier, *La Violence de l'interprétation*, Paris, PUF, coll. « Le fil rouge », 1975, p. 32.

13. [↑](#) L. Boyer, *Parlez-moi d'amour*, 1930.

Je suppose la chanson chantée par Lucienne Boyer connue depuis des lustres, plus exactement depuis 1930. Elle donne un relief discret à l'amour qui en passe par la parole et s'adresse à l'être. Les femmes moins encombrées que les hommes par le phallus sont, à n'en pas douter, plus réceptives à l'amour qui s'adresse à l'être. Sans doute est-il plus facile pour une femme de donner ce qu'elle n'a pas ? Elle attend, en tout cas, davantage d'un homme qu'il l'aime d'amour, tandis qu'un homme chercherait plus la réassurance phallique, par le biais du plaisir sexuel. Celui-ci demeure malgré tout solitaire, à défaut d'accéder à la jouissance du partenaire. Par là même, une femme fait symptôme pour un homme. Si, dans les deux cas, l'amour nous féminise, c'est bien parce que nous aimons à partir de notre manque. Et dans la contingence amoureuse, n'est-ce pas aussi deux manques qui se rencontrent sans jamais faire Un ? De là il n'y a pas de rapport sexuel qui puisse s'écrire.

Les semblants du discours amoureux se conjuguent alors pour jeter un voile sur l'impossible du rapport sexuel, à partir du signifiant du désir : le phallus qui laisse à désirer. Néanmoins, même une femme référée au phallus n'y est pas-toute : dans la norme phallique. Ainsi échappe-t-elle au signifiant, au discours et à ses effets, car elle plonge dans le réel d'une jouissance supplémentaire qui s'éprouve, mais ne peut se dire. Le pas-tout de la position féminine, véritable continent noir, fait de la sorte énigme, y compris pour une femme. Alors, ce qui ne peut se dire, faut-il pour autant le taire, comme nous y invite le philosophe Wittgenstein, pour qui « les frontières de mon langage sont les frontières de mon monde ¹⁴ » ? Toutefois, pour lui, il ne s'agirait pas tant de se taire que de montrer l'inexprimable, car « ce qui peut être montré ne peut être dit ¹⁵ », précise-t-il.

Autre évolution avec un amour pivot de l'expérience analytique, à son acmé dans le prodigieux séminaire *Encore*, Lacan soutient alors : « Et il nous faudra bien articuler cette année-là comme au pivot de tout ce qui s'est institué de l'expérience analytique – l'amour ¹⁶. » Dans cette progression, l'amour comme concept en vient ainsi à occuper une fonction charnière qui lui confère sa consistance.

Autre antagonisme qu'il relève : « La jouissance de l'Autre, que j'ai dit symbolisé par le corps, n'est pas le signe de l'amour ¹⁷ », avec cette

14. [↑](#) L. Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1993, p. 93.

15. [↑](#) *Ibid.*, p. 59.

16. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 39.

17. [↑](#) *Ibid.*, p. 39.

précision : « Dans mon langage ce ne peut donc être que l'Autre sexe ¹⁸. » Dans le cheminement de Lacan, l'amour prend alors une autre dimension : « J'ai pu dire également que l'amour vise l'être, à savoir ce qui, dans le langage, se dérobe le plus ¹⁹. »

Que devient l'amour de transfert en fin de cure ?

L'amour sous transfert est au commencement de la cure, c'est un amour vrai pour Freud, un amour qui s'adresse au savoir pour Lacan, car « celui à qui je suppose un savoir, je l'aime ²⁰ », avance-t-il. Relevons au passage que, dans toute relation amoureuse avec un partenaire, le troisième terme est l'objet *a*. La relation au sujet supposé savoir ne déroge pas à la règle, avec cette orientation que l'analyste se prête comme semblant d'objet *a*.

Lacan circonscrit ensuite « le transfert comme isolation dans l'actuel [...] de son fonctionnement pur de tromperie ²¹ », et non plus comme la réactualisation de l'infantile freudien. « C'est pourquoi, derrière l'amour de transfert, nous pouvons dire que ce qu'il y a, c'est l'affirmation du lien du désir de l'analyste au désir du patient ²². » C'est aussi la rencontre entre deux désirs inconscients inexprimables. Avec une autre pierre d'achoppement, quand la demande d'amour dans la cure supplante le désir de savoir, l'inconscient se claquemure. C'est alors par son acte et son interprétation qui n'en passe pas par le moi que s'engage le désir de l'analyste. Vient ensuite le tournant : « Dans ce virage où le sujet voit chavirer l'assurance qu'il prenait de ce fantasme où se constitue pour chacun sa fenêtre sur le réel, ce qui s'aperçoit, c'est que la prise du désir n'est rien que celle d'un désêtre. En ce désêtre se dévoile l'inessentiel du sujet supposé savoir ²³. »

Cet amour sous transfert pris comme moyen et résultat, à la fois moteur et résistance, finit par chuter au décours de la cure. Par sa résolution en fin d'analyse, le sujet supposé savoir se réduit alors au rebut, à l'objet *a*. Avec, dans l'opération de destitution subjective, la réduction de l'objet du désir à l'état de reste. Mais n'est-ce pas là qu'est offerte, en fin de cure, la condition de cet amour plus digne, qui serait de se passer de ce

18. [↑](#) *Ibid.*

19. [↑](#) *Ibid.*, p. 40.

20. [↑](#) *Ibid.*, p. 64.

21. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, op. cit., p. 229.

22. [↑](#) *Ibid.*

23. [↑](#) J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 254.

« fameux rapport ²⁴ » ? Par là même, la confrontation au réel se marque en retour, pour l'analysant, d'une solitude, épreuve d'une nécessaire désillusion qui nous éloigne de l'effervescence associative de l'entrée et de l'hystérisation du discours. Elle naît alors d'une rencontre plus radicale avec le réel. Autant dire que ce n'est pas la joie spinozienne vers plus de perfection imaginaire.

Nous pourrions mettre cela en parallèle avec l'amour de Dieu des mystiques, dans leur confrontation à une béance qui déboucherait sur une jouissance autre, dite par Lacan féminine, jouissance de corps qui rimerait avec la jouissance du signifiant du nom de Dieu. L'amour de l'anachorète, au-delà de toute limite, ne repose-t-il pas alors sur un renoncement à l'objet, où la position de déchet face au réel de l'amour divin est recherchée ? Le « sicut palea » de saint Thomas d'Aquin en serait l'illustration. Point d'orgue de l'expérience analytique, le désêtre de fin de cure n'est-il pas alors comparable à l'expérience mystique du pur amour, sans objet déterminé ?

Par là même, l'acte de l'analyste rend possible, en fin de cure, que l'analysant se dégage de son aliénation à l'Autre. En le faisant dé-consister, il maintient ainsi un certain vide qui n'encombre pas l'analysant. Le désir de l'analyste amène donc à faire taire l'amour de transfert pour que « le sujet se voi[e] causé comme manque par *a* ²⁵ ». Si l'amour touche alors au réel, il fait tout autant suppléance à l'impossible du rapport sexuel. Cet amour équivaldrait à la lettre qui fait littoral entre symbolique et réel, permettant que chacun se fraye un chemin, en fin d'analyse, vers un amour plus digne.

Pour tenter de conclure

Au fil des textes et des séminaires de Lacan, la triade de l'aphorisme lacanien : amour, jouissance et désir, ouvre sur une harmonie des contraires. L'amour lui-même peut se décliner à partir du nouage borroméen RSI. C'est donc une pensée en mouvement que nous avons tenté de suivre, en évitant l'effet catalogue et la découpe en périodes d'un enseignement, effort pédagogique certes louable, mais non exempt de quelque effet colle. Ainsi avons-nous essayé de dégager une dialectique, plutôt sous l'angle du mouvement des antagonismes, cher à Héraclite, pour qui la seule constance est le changement, car « on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve », affirme-t-il dans les *Fragments* ; en opposition au mouvement dans l'immobile initié par Aristote qui trouve sa consécration dans le

24. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 101.

25. [↑](#) *Ibid.*, p. 243.

Parménide de Platon. Pour Lacan, c'est d'ailleurs le seul ouvrage de philosophie que devrait avoir lu tout psychanalyste, ainsi qu'il l'avance dans le séminaire ... *Ou pire*, avec ses trois petits points pour la castration : autrement, c'est le pire de la jouissance. Encore un dernier paradoxe : même si la psychanalyse est une anti-philosophie, comment faire autrement que d'y trouver ses références, même si c'est pour les subvertir ? Lacan, lui, ne s'en est pas privé, en citant plus de quatre-vingts fois Aristote dans ses écrits et ses séminaires.